



Itinéraires de sable

Camille Lefebvre

► **To cite this version:**

Camille Lefebvre. Itinéraires de sable: Paroles, gestes et écrits au Soudan Central au XIXe siècle. Annales. Histoire, Sciences sociales, Armand Colin, 2009, pp.797-824. halshs-00676325

HAL Id: halshs-00676325

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00676325>

Submitted on 22 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Itinéraires de sable

Parole, geste et écrit au Soudan central au XIX^e siècle*

Camille Lefebvre

À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, les géographes européens font couramment usage de savoirs vernaculaires obtenus auprès d'informateurs africains. Ils utilisent notamment des itinéraires recueillis auprès des populations locales pour cartographier l'Ouest africain. Pourtant les cartes et les représentations graphiques de l'espace, réalisées par des autochtones et rapportées par les explorateurs, ont paradoxalement reçu au même moment un accueil circonspect et ont le plus souvent été ignorées¹. Si le récit de la réalisation d'une carte par un autochtone constitue à cette époque un passage obligé de la littérature de voyage², les objets matériels ainsi rassemblés sont rarement reproduits dans les ouvrages publiés ou le sont sous une forme traduite et lissée. Longtemps restés lettre morte dans les archives des explorateurs³ ils sont aujourd'hui redécouverts dans le cadre du

* Je remercie Dominique Casajus, Isabelle Surun, Tal Tamari, Robin Seignobos et Anaïs Wion pour leurs commentaires sur une version préliminaire de cet article.

1 - Camille LEFEBVRE et Isabelle SURUN, « Exploration et transferts de savoir : deux cartes produites par des Africains au début du XIX^e siècle », *Mappemonde*, 92, 2008, p. 17-21, <http://mappemonde.mgm.fr/num20/articles/art08405.html>.

2 - Christian JACOB, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 58.

3 - C'est le cas des cartes d'itinéraires étudiées ici, redécouvertes par Jamie Bruce Lockhart dans le cadre de ses recherches sur l'explorateur Hugh Clapperton. Ces documents sont conservés dans les archives de l'explorateur à la Royal Geographical Society de Londres. Plusieurs de ces documents ont été publiés en annexe d'une réédition du second voyage de Clapperton par Jamie Bruce LOCKHART et Paul E. LOVEJOY, *Hugh Clapperton into the*

renouveau des recherches sur les phénomènes d'exploration⁴. Des publications récentes ont ainsi analysé le rôle des savoirs autochtones dans la constitution des savoirs géographiques européens⁵. Mais ces matériaux peuvent être abordés par d'autres biais et notamment aider à reconstruire l'imaginaire spatial de ceux qui les ont réalisés⁶. De plus, dans une région où les traces de la culture écrite sont rares et le plus souvent liées à l'exercice de l'autorité politique ou à une utilisation religieuse, ces matériaux permettent d'aborder un autre versant du rapport à l'écrit et d'observer un usage profane de l'écriture arabe.

Nous nous intéresserons ici à une série de documents recueillis durant la première moitié du XIX^e siècle au Soudan central⁷, dans le contexte de l'exploration scientifique. Le moment de l'exploration scientifique en Afrique de l'Ouest, tel qu'il a été défini par Isabelle Surun, s'inscrit dans un projet de connaissance plus large, d'ordre géographique, de découverte et de description de l'ensemble du globe. La géographie place alors le voyage au centre de sa démarche⁸ et l'exploration s'inscrit dans un mouvement de territorialisation du savoir, entamé dans les

interior of Africa: Records of the second expedition 1825-1827, Leyde/Boston, Brill, 2005, p. 485-515.

4 - Les recherches sur les phénomènes d'exploration ont connu ces dernières années des évolutions importantes, marquées par le développement d'une histoire sociale des sciences qui envisage la production des savoirs comme un processus mettant en jeu des acteurs ancrés dans une société et une époque donnée. L'explorateur y est envisagé comme un acteur inscrit dans des réseaux de circulation d'informations et de savoirs scientifiques locaux et internationaux et soumis à des enjeux liés à la demande sociale exercée par les instances politiques et scientifiques. Le rôle de son expérience de terrain dans sa production est aussi analysé et pris en compte. Cette approche est notamment influencée par les travaux de Dominique PESTRE, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales HSS*, 50-3, 1995, p. 287-322 et de Claude BLANCKAERT, *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1996.

5 - Thomas J. BASSETT, « Indigenous mapmaking in intertropical Africa », in D. WOODWARD et G. M. LEWIS, *The history of cartography*, vol. II, liv. 3, *Cartography in the traditional African, American, Arctic, Australian, and Pacific societies*, Chicago, The University of Chicago Press, 1998, p. 24-48; Bruno LATOUR, « Les 'vues de l'esprit', une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques », *Culture technique*, 14, 1985 p. 4-30; Bruno LATOUR, *La science en action*, Paris, Gallimard, 1995, p. 515-523; Isabelle SURUN, « Géographies de l'exploration. La carte, le terrain, le texte (Afrique occidentale 1780-1880) », thèse de doctorat de l'EHESS, 2003, p. 520-530.

6 - Camille LEFEBVRE, « Territoires et frontières. Du Soudan central à la république du Niger 1800-1964 », thèse de doctorat de l'université de Paris 1-Sorbonne, 2008, p. 100-142.

7 - Le terme de Soudan, repris du « Bilâd as-Sudân » ou « pays des Noirs » des géographes arabes, est utilisé communément en Europe au XIX^e siècle, notamment par les géographes et les explorateurs pour définir l'Afrique saharienne de l'Atlantique à la mer Rouge. Les leaders du jihad de Sokoto au début du XIX^e siècle, notamment Ousman Dan Fodio, Abdullahi Dan Fodio et Mohamed Bello, l'utilisent aussi dans leurs écrits, par exemple dans l'*Infak al Maisur* ou le *Tazyn Al-Waraqat*. Le Soudan central désigne alors une large région qui s'étend du fleuve Niger au lac Tchad d'ouest en est et du nord du désert algérien jusqu'à la confluence de la Bénoué du nord au sud.

8 - Hélène BLAIS et Isabelle LABOULAIS (dir.), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines, 1750-1850*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 45.

années 1760, qui voit dans l'enquête localisée le moyen d'une description pertinente du monde⁹. L'intérieur du continent africain, dont la méconnaissance est symbolisée par les blancs de la carte, devient alors un enjeu pour la communauté scientifique¹⁰. La création de l'African Association en 1788, puis des différentes Sociétés de géographie¹¹, a pour objectif de favoriser la découverte du monde et particulièrement de l'intérieur du continent africain. Ces sociétés construisent le cadre institutionnel qui entoure l'exploration, définissant des objectifs à atteindre, des pratiques de voyage et un horizon scientifique. Leurs projets découlent de la volonté d'acquérir une connaissance empirique des lieux qui permettra d'en construire une géographie positive. Il s'agit de décrire et de mesurer l'ensemble de la terre de manière à s'appropriier l'espace terrestre et à pouvoir le cartographier. Pour le géographe et l'explorateur, il ne s'agit pas seulement d'accumuler des faits géographiques positifs, d'effectuer une simple collecte empirique, mais de révéler et de construire un savoir géographique par l'observation *in situ*.

La région du Soudan central fait alors partie de ces blancs de la carte, matrice de l'esprit d'aventure. Son exploration est menée par des individus qui souhaitent recueillir des matériaux à même de réduire cette insuffisance de la science occidentale. La chronologie est ici décalée par rapport à une Afrique des côtes qui échange avec l'Europe depuis plusieurs siècles et qui est, au XIX^e siècle, déjà largement inquiétée par les ambitions impérialistes européennes. Au Soudan central, les premiers contacts avec les Européens ont lieu en ce début de XIX^e siècle et sont, jusqu'aux années 1870, plus marqués par un projet de découverte scientifique que par un projet de domination. Le XIX^e siècle n'est donc pas ici celui de la conquête mais celui d'une rencontre avec l'intérêt scientifique européen. Cette région est encore hors du temps colonial¹².

Ces matériaux hybrides, puisque les traces qui nous en sont parvenues proviennent toutes de l'interaction avec les explorateurs européens, offrent la possibilité de porter un regard sur les usages sociaux de l'écrit au Soudan central au XIX^e siècle¹³. Ils relèvent d'une pratique qui ne correspond pas à l'idée que l'on s'en

9 - Bernard LEPETIT, « Missions scientifiques et expéditions militaires : remarques sur leurs modalités d'articulation », in M.-N. BOURGUET *et al.*, *L'invention scientifique de la Méditerranée*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1998, p. 97-116, ici p. 98.

10 - Isabelle LABOULAIS-LESAGE (dir.), *Comblant les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (17^e-20^e siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2004.

11 - Sociétés de géographie fondées à Paris en 1821, à Berlin en 1828, puis à Londres en 1829.

12 - Voir sur ce point, Isabelle SURUN, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire précoloniale au regard des *postcolonial studies* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 32, 2006, p. 21-39.

13 - L'analyse est ici inspirée par les travaux de Roger Chartier sur la notion de pratique de l'écrit, Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Éd. du Seuil, 1987, p. 7-21, par ceux d'Aïssatou MBODJ-POUYE, « Des cahiers au village. Socialisations à l'écrit et pratiques d'écriture dans la région cotonnière du sud du Mali », thèse de doctorat de l'université Lumière-Lyon 2, p. 247-261, de Daniel FABRE (dir.), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éd. de la MSH, 1997, p. 1-56 et le

fait pour l'Afrique musulmane du XIX^e siècle. Ils ne sont ni magiques, ni religieux, ni commerciaux, ni liés à l'exercice de l'autorité politique. Au-delà de leur usage, ces matériaux et les récits de leur production permettent de questionner la dimension gestuelle de l'écrit, son rôle social et d'en poser l'analyse en termes de pragmatique de l'écrit¹⁴. Les situations d'inscription révèlent l'entrelacs d'oral, d'écrit et surtout d'expérience qui procède à leur réalisation. Ces moments de médiation, durant lesquels interviennent ces trois sphères, permettent d'interroger le rapport à l'écrit de ceux qui produisent ces documents, ainsi que la place de l'écrit à cette époque. C'est une lecture en contexte de ces matériaux qui est ici proposée, cherchant à saisir ces inscriptions dans leur matérialité afin de définir leur rôle dans un système de représentation. Des mots aux gestes et de ceux-ci à l'écrit, c'est l'ensemble des actions qui entourent la réalisation de ces dessins géographiques qui est pris en compte. Il s'agit de retrouver les contextes et les logiques sociales de production de ces matériaux, afin de déconstruire ces actes d'écriture.

Écrire le pays

Au cours de leurs voyages, les explorateurs du Soudan central se livrent à un recueil quotidien d'informations géographiques. Conscients du rôle qui leur a été assigné dans le projet européen de découverte scientifique du continent africain, ils s'emploient à voir, identifier et reconnaître l'espace. Ils compilent toutes les informations qui peuvent nourrir la cartographie des régions visitées. Ils identifient les lieux, les toponymes, les itinéraires, les routes, les durées de déplacement et les éléments topographiques rencontrés. L'information géographique est leur préoccupation centrale. Ils sont d'ailleurs souvent perçus, par ceux qui les accueillent, au travers de cette recherche. Ainsi dans la lettre de recommandation qu'il remet à Hugh Clapperton au moment de son départ pour Sokoto afin de les introduire, Walter Oudney et lui, auprès du sultan Bello, Mohamed El Kanemi, sheikh du Bornou, les présente ainsi :

Ils sont venus dans notre pays, où ils nous étaient envoyés par notre ami vertueux et accompli, le seigneur Youssouf-Pacha, maître de Tripoli, pour voir et admirer les merveilles du pays du Soudan, et pour connaître ses raretés, telles que les rivières et forêts (ou jardins), à l'égal desquelles on voit rarement quelque chose dans aucun autre pays¹⁵.

numéro spécial : « Pratique d'écriture. Une histoire de la culture écrite », *Annales HSS*, 56-4-5, 2001.

14 - La question de la dimension pragmatique de l'écrit a été particulièrement développée par Béatrice FRAENKEL, « Actes d'écriture : quand écrire c'est faire », *Langage et société*, 121-122, 2007, p. 101-112.

15 - Mohamed El Amin Ben Mohamed EL KANEMI, « Lettre du cheikh du Bornou à Mohamed Bello sultan d'Haoussa », in *Voyages et découvertes dans le Nord et dans les parties centrales de l'Afrique et depuis Kouka, dans le Bornou, jusqu'à Sakatou, capitale de l'empire des Felatah exécutés pendant les années 1822, 1823 et 1824, par le major Denham, le capitaine Clapperton, et feu le docteur Oudney*, Paris, Arthus Bertrand/Mongie aîné, 1826, p. 174-175.

C'est en prenant des notes sur ce qu'ils observent et sur ce qu'on leur dit qu'ils réalisent leurs enquêtes. La pratique de l'écrit est, pour ces explorateurs, quotidienne et ils sont souvent identifiés à travers elle. James Richardson, est ainsi interpellé par un habitant de Ghât qui lui demande pourquoi et dans quel but il « écrit son pays ¹⁶ ». Si leurs interlocuteurs ne comprennent pas toujours le sens de cette démarche – venir si loin pour simplement observer la nature –, s'ils soupçonnent parfois d'autres objectifs non avoués, ils participent néanmoins à ce recueil de données géographiques qui remplit une part importante du quotidien des voyageurs.

« De la bouche », collecter la parole

Dans le cadre de cette collecte systématique d'informations géographiques, les savoirs autochtones font l'objet, en tant que tels, de procédures de recueil. La plupart des explorateurs réalisent ainsi des enquêtes méthodiques sur la toponymie. Leur pratique est celle d'un enregistrement des toponymes dans les langues locales ¹⁷. Interrogeant leurs différents interlocuteurs sur les noms de lieux, ils sont conscients des différentes taxinomies selon les langues et recueillent souvent les noms dans différents parlars ¹⁸. Ils ne considèrent pas les variations toponymiques comme des incohérences mais les relient aux variétés linguistiques de la région. Plusieurs d'entre eux remarquent ainsi l'imprécision de leurs informateurs arabes, et préfèrent rechercher l'information auprès des autochtones ¹⁹. Pour la toponymie,

16 - James RICHARDSON, *Travels in the Great Desert of Sahara, in 1845 and 1846; including a description of the oases and cities of Ghat, Ghadames and Mourzouk*, Londres, R. Bentley, 1848, t. 2, p. 194 : « Un habitant de Ghât de basse extraction entrant et me trouvant en train d'écrire, commence à crier : 'Oh, tu es en train d'écrire notre pays ! Tu es venu pour le détruire ! Jamais notre pays n'avait été écrit jusqu'ici et il ne saurait l'être maintenant' » (toutes les traductions sont de l'auteur).

17 - Ces interactions sont favorisées par l'effort linguistique que la plupart de ces hommes ont accompli. Tous ceux qui ont voyagé dans la région à cette période ont, avant d'arriver, appris l'arabe, même s'ils n'en ont pas toujours acquis une connaissance approfondie. Mais la plupart réalisent assez rapidement que les interlocuteurs avec lesquels ils pourront converser en arabe sont relativement peu nombreux. Plusieurs ont donc essayé d'apprendre des langues locales afin de pouvoir communiquer avec ceux qu'ils rencontraient.

18 - Friedrich Conrad HORNEMANN, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique pendant les années 1797, 1798*, Paris, chez André libraire, 1802, p. 245 : « À l'est du Tombouctou, est le Soudan, le Haussa, ou l'Asna ; le premier est le nom Arabe ; le second, celui en usage dans le pays, et le troisième, le nom Bornuan. De ces trois noms, j'adoptai le second, comme le plus convenable, et parce qu'il est entendu par les Arabes, au-dessous de Soudan, et par tous les habitants au sud de Ghaden. »

19 - Comme le raconte Gerhard RÖHLFS, *Voyages et explorations au Sahara*, t. 2, *Tripoli, Rhadamès, Fezzan, Kaouar, Bornou, 1865-1867*, Paris, Karthala, 2001, p. 197 : « Comme nous sommes maintenant en pays tebou, j'emploierai désormais les noms géographiques de la langue des Tédas et non plus les noms arabes, ne fût-ce que pour éviter tout risque de confusion ; en effet, si les Anglais, là où ils arrivent, donnent aux villages, aux montagnes, aux rivières au lacs, etc., les noms de Victoria, d'Albert et de Georges, les Arabes font la même chose avec les noms de Mohamed, d'Ali et de Fathma, qu'on retrouve partout. »

les interlocuteurs privilégiés ne sont d'ailleurs pas les compagnons de voyage, mais plutôt les habitants des lieux concernés. Les explorateurs cherchent aussi à recueillir des données sur l'environnement ou le climat et restituent souvent les termes spécifiques pour désigner les éléments du milieu dans les langues locales²⁰. Les connaissances géographiques sont ainsi rapportées à des langues, des lieux et des cultures spécifiques. Les savoirs locaux sont reconnus, font partie intégrante des préoccupations des explorateurs et font l'objet, en tant que tels, de procédures de recueil.

En relation avec l'objet premier de leurs recherches, la toponymie, les explorateurs ont récolté oralement de nombreux itinéraires et des listes toponymiques. Heinrich Barth a ainsi placé en annexe de son ouvrage une dizaine de ces listes et 192 itinéraires et Richardson, son compagnon de voyage, une vingtaine. La recherche de l'itinéraire le plus précis apparaît comme une véritable enquête scientifique, dont les procédures sont souvent énoncées. Barth décrit ainsi comment il interroge un certain nombre de personnes, confirmant les dires des uns par l'interrogation des autres, et sélectionne ensuite le meilleur informateur en fonction de l'expérience de celui-ci et de la qualité de ses informations²¹. Ces itinéraires sont recueillis selon une même méthode, en suivant un questionnaire orienté par l'explorateur afin que les données puissent être utilisées pour cartographier la

20 - Henri DUVEYRIER, *Les touareg du Nord. Exploration du Sahara*, Paris, Challamel aîné, 1864, p. 148 : « J'ai scrupuleusement recueilli les noms indigènes, en langue arabe et en langue temahâq, parce que je crois la connaissance de cette double synonymie nécessaire aux personnes auxquelles l'avenir réserve de voyager avec les caravanes. Cette synonymie n'a pas les défauts de celles des noms vulgaires assignés aux plantes par nos paysans en Europe ; chez les peuples pasteurs, chacun connaît exactement le nom, les stations et les propriétés de chaque plante, et les noms, quand les caractères distinctifs sont bien tranchés, ne varient pas d'une localité à une autre, mais se conservent tant que la même langue est parlée. Or, comme la langue arabe est connue dans tout le monde musulman, et la langue berbère, dont le temahâq est un des dialectes, dans tout le Nord du continent africain, il y a presque certitude d'être compris des indigènes en leur nommant une plante dans l'une des deux langues. » Heinrich BARTH, *Travels and discoveries in North and Central Africa being a journal of an expedition 1849-1855. Centenary edition*, Londres, Franck Cass, [1857-1858] 1965, t. 3, p. 436, le 19 mai 1854 : « Il est remarquable que ni les *Imoshag*, ni les *Tawarek* ou les Arabes n'aient, autant que je le sache, de nom suffisamment expressif pour ces dépressions peu profondes ; les Arabes en général appellent un ruisseau ouvert *rej* ou *kra* et un moins ouvert *bot-ha*, tandis que les *Tawarek* les appellent en général bras ou au sens propre jambe, de la rivière ou *adar-n-eghirreu*, mais le mot indigène haoussa *fadama* rend bien plus compte de la réalité. »

21 - Henri Barth chez les Touaregs de l'Air. *Extraits du journal d'Henri Barth dans l'Air, juillet-décembre 1850*, éd. par S. Bernus, Niamey/Paris, Centre nigérien de recherche en sciences humaines/CNRS, 1972, p. 113 : « J'établis ceci de propos délibérés, pour montrer que l'on doit distinguer avec soin l'information collectée par un natif jouissant de l'entière confiance de l'enquêteur qui, à partir de sa connaissance de la langue et du sujet sur lequel il enquête, est capable de contrôler les assertions de son informateur, et celle qui est recueillie incidemment par quelqu'un qui sait rarement ce qu'il demande. » Sur les méthodes de Barth pour constituer cette géographie par ouï-dire, voir I. SURUN, « Géographies de l'exploration... », *op. cit.*, p. 522-523.

région. Malgré le biais introduit par cette sollicitation, l'analyse de ces matériaux révèle qu'ils correspondent à un savoir local préexistant à la demande européenne. En effet, leur forme stabilisée et leur organisation codifiée, ainsi que le fait que ce type de savoir ait été recueilli dans l'ensemble de la région auprès d'interlocuteurs très divers témoignent qu'il s'agit d'une connaissance ordinaire à cette époque.

Ces données recueillies sont évidemment le fruit d'un échange, d'une interaction entre une sollicitation européenne porteuse d'intérêts spécifiques et des connaissances proprement locales. Les intérêts de chacun s'ajoutent et se combinent dans des artefacts qui reflètent à la fois ces enjeux particuliers et les enjeux de la rencontre. Mais ces matériaux sont explicitement décrits par les explorateurs comme un savoir local existant en dehors d'eux qu'ils se contentent de recueillir de la bouche de leurs informateurs. Ainsi Richardson, à la date du premier mars 1846 de son journal de voyage, indique qu'il a passé une partie de la journée « occupé à écrire les étapes de la route du Bornou de la bouche d'un des coursiers du Sheikh ²² ».

Quand la parole s'inscrit

Au cours de ces discussions régulières sur la géographie, il est souvent arrivé que leurs informateurs africains, à l'appui de leurs dires, se mettent à tracer dans le sable des éléments de leur démonstration. Ces représentations figurées ont en général été réalisées spontanément par le locuteur pour appuyer son discours, mais toujours dans le cadre d'une sollicitation européenne portant sur la géographie. Le plus souvent, c'est sur le sol que ces dessins ont été exécutés et l'explorateur, surpris et intrigué par cette inscription, a parfois demandé à son auteur de la porter sur papier. Dans d'autres cas, il a lui-même recopié les éléments tracés dans le sable. Au Soudan central, à notre connaissance, treize cartes de ce type ont été récoltées entre 1798 et 1827 par quatre explorateurs, Friedrich Conrad Hornemann, George Francis Lyon, Dixon Denham et Clapperton.

Denham fait le récit d'un de ces passages à l'écrit. Il est alors en train de converser avec Sheikh Mohamed, un marchand de Ghadamès, qu'il a rencontré lors de sa traversée du désert de Mourzouk au Bornou. Dans une note au Colonial Office envoyée peu après son arrivée à Mourzouk, il décrit ce personnage comme un marchand très informé, un grand voyageur qui était à Ségou au moment du voyage de Mungo Park ²³. Sheikh Mohamed lui déclare s'être rendu dix fois à Tombouctou et avoir été prisonnier 13 ans au Baguirmi. La discussion au cours de laquelle il réalise ce dessin est justement consacrée à une expédition militaire des troupes du sultan du Fezzan au Baguirmi à laquelle il avait participé ²⁴. Selon Denham, afin « d'expliquer les mouvements de l'armée du sultan [s]on informateur

22 - J. RICHARDSON, *Travels in the Great Desert of Sahara...*, *op. cit.*, t. 2, p. 325.

23 - E. W. BOVILL (éd.), *Mission to the Niger*, t. II, *The Bornu Mission 1822-1825*, Cambridge, Cambridge University Press, 1964, p. 79-80.

24 - E. W. BOVILL (éd.), *Mission to the Niger*, t. III, *The Bornu Mission 1822-1825*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press, 1966, p. 539-554.

dessinait constamment sur le sable la route empruntée par l'armée, alors [qu'ils] ét[ai]ent assis devant la porte de sa maison, et marquait les villes et les lieux pendant qu'il poursuivait²⁵ ». Denham indique avoir recopié en fac-similé le « plan » ainsi dessiné sur le sol et l'avoir envoyé en Europe²⁶. Il remarque que son informateur a vu tout ce qu'il a représenté et qu'il a dessiné à plusieurs reprises les mêmes lieux aux mêmes endroits, ce qui semble indiquer pour lui la valeur des informations ainsi exposées²⁷. Lors de la rédaction de son ouvrage, Denham n'a pas inséré cet épisode, pas plus que la copie du dessin réalisée par son informateur, qui reste, à ce jour, introuvable²⁸.

Clapperton fait un récit semblable dans l'un de ses journaux de route. Alors qu'il se trouve dans la région de Showi, il sollicite du sheikh des lieux le droit de voyager sur le fleuve Chary. Celui-ci autorise le voyage et propose de l'accompagner. Le 24 avril 1823, ils partent donc pour une promenade fluviale. Au cours de la journée, Clapperton interroge le souverain sur le cours du fleuve. Une conversation s'engage à laquelle semble participer l'ensemble des personnes présentes sur le bateau, y compris les membres de l'équipage. La direction, les différents affluents et les villes présentes le long du fleuve sont évoqués. Clapperton oriente certainement la discussion, mais il est impossible de déterminer dans quelle mesure. À un moment, les différents participants s'accordent sur un certain nombre de points, notamment sur le fait qu'au-delà de Boussa au Baguirmi, ils ne connaissent plus le cours du fleuve²⁹. Dans son carnet, à la suite du récit de cette conversation, Clapperton indique : « le plan de la rivière fait par le sheikh, ici montré, est une copie exacte de celui qu'il a dessiné dans mon cahier³⁰ » (fig. 1).

25 - Francis RODD et E. W. BOVILL (éd.), « A Fezzani military expedition to Kanem and Bagirmi in 1821 », *Journal of the Royal African Society*, 139, 1936, p. 153-168, ici p. 163.

26 - *Ibid.*, p. 163 : « J'ai entrepris de transmettre à votre Excellence sans aucune altération un fac-similé de ce plan. »

27 - *Ibid.*, p. 163 : « Il a vu tout ce qu'il décrit et m'a à plusieurs reprises dessiné les mêmes lieux selon la même orientation (à propos d'un pays dont rien n'est connu, les modifications que j'aurais pu réaliser n'aurait été que pure conjecture). »

28 - La copie de ce dessin pourrait être la carte VI, intitulée « Denham's sketch map of the Bagarmi raid », publiée par E. W. Bovill : E. W. BOVILL (éd.), *Mission to the Niger...*, *op. cit.*, t. III, p. 542-543.

29 - James Bruce LOCKHART (éd.), *Clapperton in Borno. Journal of the travels in Borno of Lieutenant Hugh Clapperton, RN, from January 1823 to September 1824*, Cologne, Rüdiger Köppe, 1996, p. 121 : « Lorsque nous avons interrogé le sheikh et les membres d'équipage à propos de la crue du fleuve, ils ont répondu qu'il remplissait toujours son lit – qu'en ce moment il était à son niveau le plus bas – [...] 10 miles après Showi il a un bras qui coule sur 1 demi-miles vers le sud de la ville qui est appelé Bihr Tafita – Celui qui coule vers la ville de Mafita s'appelle Bihr Macari et il se décharge du Shary entre Lugan et Coosserie et pendant quatre jours de trajet en remontant la rivière depuis Showi – Ils étaient tous d'accord pour dire qu'il vient du sud mais ils ne savaient rien de manière certaine sur son cours après Boussa au Bagermie qui est à cinq jours de Showi – Gilfy disent-ils est à deux jours par voie d'eau – De Gilfy à Coussire deux jours – De Coussire à Lugan un jour – Il coule ensuite dans le pays des infidèles et se divise en deux branches. »

30 - *Ibid.*, p. 121.

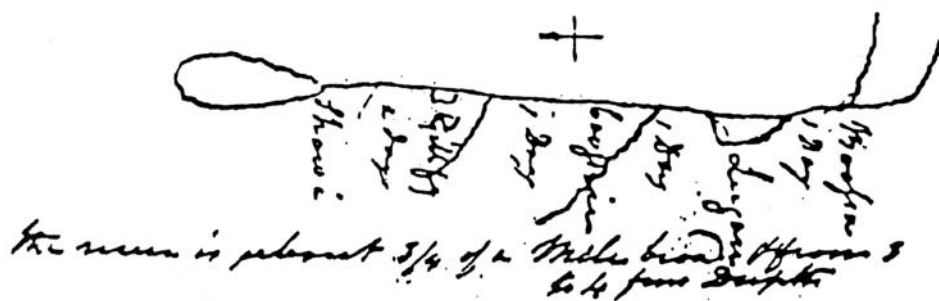


Figure 1. Plan du sultan de Showi figurant le cours du fleuve Chari.

Le dessin reproduit est une copie réalisée par Clapperton de la version originale dessinée par le sheikh. Cette dernière n'apparaît pas dans les cahiers de Clapperton et aucune trace n'a pu en être retrouvée³¹. L'ampleur des modifications opérées par Clapperton est difficile à évaluer. Les légendes sont en anglais, les informations ont donc été traduites. Si l'on compare la discussion géographique racontée par Clapperton et le dessin, on constate que les informations sont semblables, à l'exception de la distance entre Gillfy et Coussire (Cousseri), ce qui peut correspondre à une simple erreur de copie (fig. 2).

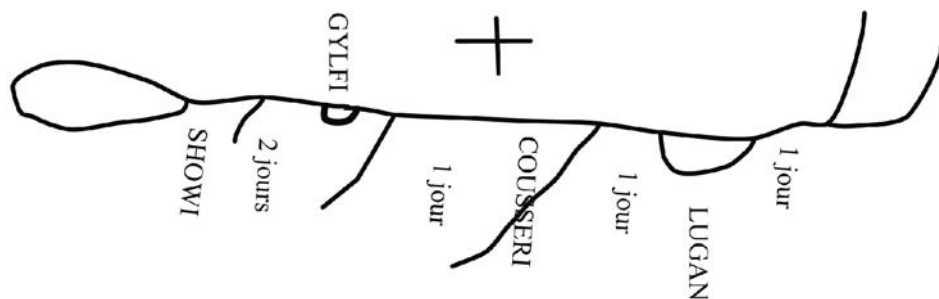


Figure 2. Transcription schématique de la figure 1.

Ces deux récits évoquent des situations d'inscription mais les éléments qui nous sont parvenus ne nous donnent pas accès à ce qui a été initialement tracé. Si, dans ces deux cas, nous possédons le récit de l'élaboration du document et des circonstances de production mais pas le document lui-même, c'est parfois l'inverse qui se produit et nous disposons alors de l'écrit sans qu'il soit possible d'identifier de manière indiscutable la situation d'inscription. Ainsi, les archives de l'explorateur Clapperton, conservées à la Royal Geographical Society de Londres, contiennent un cahier d'une dizaine de pages, rassemblant autant de cartes réalisées par ses informateurs africains³².

31 - Ce récit et la carte qui l'accompagne ne seront pas non plus repris dans la publication éditée à l'issue de la mission.

32 - Il semble malheureusement que ces documents aient été perdus au sein des archives de la Royal Geographical Society depuis que je les ai consultés en 2007.

Le matériau est brut. Aucune information n'est jointe, sinon au verso l'indication, par une autre main que celle de Clapperton, du lieu de collecte et du nom de l'informateur. Pour l'une de ces cartes, il est cependant possible d'émettre des hypothèses. En effet, le processus de production exposé plus haut montre que c'est souvent au cours d'une discussion sur la géographie que les informateurs dessinent spontanément ce qu'ils décrivent oralement. On peut alors chercher s'il existe dans le récit ou les journaux de Clapperton, une discussion sur la géographie dont les informations correspondraient à ce qui est figuré sur les cartes. Or, la carte intitulée « Route de Katagum et Masfi à la mer³³ » contient des renseignements qui concordent largement avec un passage du récit de Clapperton. Il s'agit, comme souvent dans ces ouvrages, d'un décrochage descriptif. S'affranchissant pour un moment de la structure codifiée du récit de voyage quotidien pour faire la synthèse de ses informations, le voyageur entreprend une description de la ville de Katagum, puis des régions environnantes, qui commence par ces mots : « Non loin de Katagum au sud, est le pays de Yakoba, dont je donnerai quelques détails qui m'ont été transmis par des indigènes du lieu même, qui étaient esclaves ici, et par Haméda³⁴. » Haméda est un marchand tripolitain, chez qui Oudney et lui ont passé une grande partie de leur séjour à Katagum. Il le décrit comme un « homme de bonne mine, fort poli et extrêmement riche [qui] avait cinq cents esclaves et un grand nombre de chevaux et [qui] était, après le gouverneur, le premier personnage de Katagum³⁵ ». Dans la description qui suit, plusieurs des lieux figurés sur la carte, ainsi que le fleuve Yéou, sont évoqués (fig. 3).

Sur le dessin, deux écritures se superposent, apparemment de deux plumes différentes. Certains mots sont écrits en arabe dans une graphie malhabile, d'autres le sont en anglais d'une écriture qui semble être celle de Clapperton. La carte paraît donc avoir été réalisée à plusieurs mains³⁶. Un scénario possible des circonstances de production peut être proposé. Au cours de discussions avec Haméda et des esclaves originaires du sud de Katagum, l'un d'eux aura accompagné sa parole d'un geste. Clapperton lui aura alors demandé de reproduire le dessin ainsi tracé dans son cahier. D'une main mal assurée, celui-ci se sera alors exécuté. Clapperton aurait ensuite traduit en anglais sur la même feuille les toponymes portés sur le papier et explicité par écrit certains éléments du dessin. Rappelons que la graphie arabe n'est qu'exceptionnellement vocalisée. Pour être comprises, les consonnes inscrites

33 - Royal Geographic Society. Mr Nigeria S/S 39, *A collection of route maps of the Niger river, together with original letters from Clapperton and others*, « Route from Katagum & Masfi to the sea obtained by Captain Clapperton at Sakatu given by Captain W. H. Smyth to GCR », p. 9. Sur tous les documents contenus dans ce cahier il est indiqué au dos qu'ils ont été recueillis à Sokoto. Cette indication doit être comprise au sens large, il ne s'agit pas de Sokoto la ville, mais du sultanat de Sokoto.

34 - *Voyages et découvertes dans le Nord...*, *op. cit.*, t. 2, p. 370.

35 - *Ibid.*, p. 360.

36 - Indiquons d'emblée que sur chacune des cartes de ce cahier, les graphies arabes sont différentes. Ce qui permet d'affirmer que ce n'est pas Clapperton qui aurait légendé en arabe l'ensemble des dessins de ses interlocuteurs.

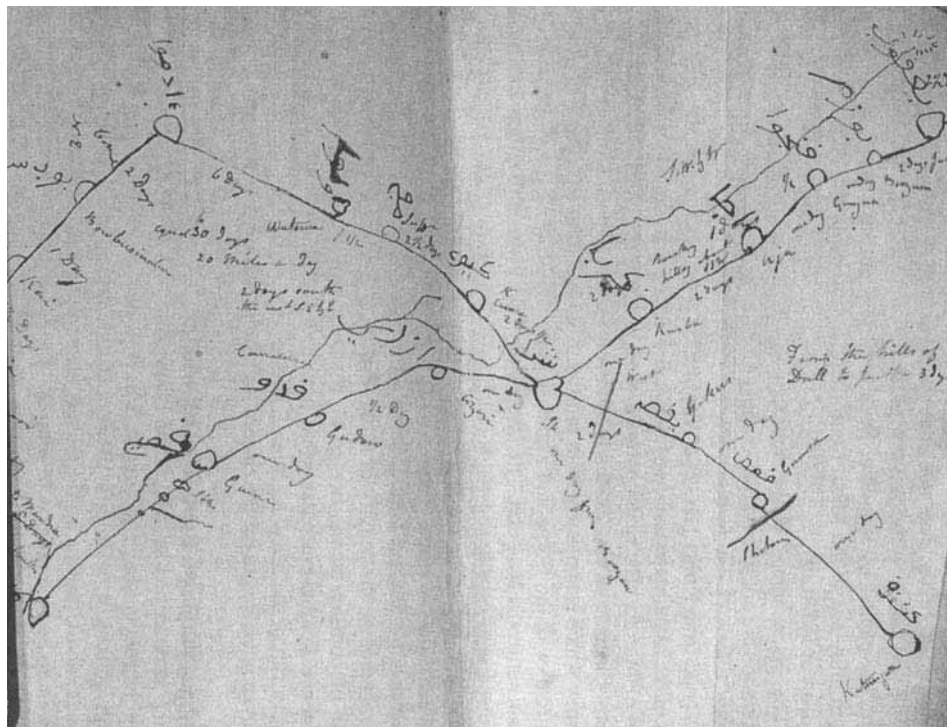


Figure 3. Route de Katagum et Masfi à la mer (Royal Geographic Society. Mr Nigeria S/S 39, A collection of route maps of the Niger river, together with original letters from Clapperton and others, « Route from Katagum & Masfi to the sea obtained by Captain Clapperton at Sakatu given by Captain W. H. Smyth to GCR », p. 9).

doivent être lues à haute voix afin d'entendre les combinaisons vocales possibles. Clapperton, qui ne connaissait pas les toponymes inscrits sur la carte, n'aurait pu retrouver seul la bonne combinaison de voyelles à associer aux consonnes afin de reconstituer les noms de lieux. Il est donc probable qu'il a immédiatement demandé au rédacteur d'explicitier les toponymes portés sur le dessin, afin de les écrire et donc de ne pas perdre le sens de ce qui avait été tracé.

La mise en regard des représentations géographiques réalisées pour les explorateurs par leurs interlocuteurs africains et des éléments des récits qui pouvaient les remettre en contexte permet de préciser les situations d'inscription. C'est toujours une sollicitation initiale de l'explorateur qui semble déclencher cette inscription graphique. On peut alors se demander si ce type pratique existe en dehors d'une telle sollicitation. La plupart du temps ces dessins ayant été réalisés en public, devant une assemblée, il convient de questionner également le rôle social de cette pratique. L'explorateur était toujours présent et a souvent orienté la discussion en fonction de ses intérêts. Ses interlocuteurs ont des statuts divers : marins, esclaves, leaders politiques et marchands. S'il apparaît clairement que nous avons affaire ici à des objets rendus hybrides par la présence et les sollicitations des voyageurs européens, l'analyse précise du sens de ces gestes pour ceux qui les réalisent

permettra de mieux les définir. Après avoir décrit ces artefacts et les circonstances de leur production, il paraît maintenant nécessaire d'observer au plus près les pratiques dont ils témoignent. Ainsi de démêler la part du geste, de l'oral et de l'écrit et de caractériser une pratique qui semble s'approprier différenciellement ces techniques qui circulent dans la société.

Démêler paroles, gestes et écrits entrelacés

Ces scènes mettant en jeu l'écrit s'inscrivent dans un contexte complexe. C'est d'abord au cours d'une situation de communication et d'échange, où la parole est au centre, que le geste est intervenu et s'est transformé en écrit. Conversation, geste, écriture, il ne semble pas possible d'établir à première vue une hiérarchie claire entre ces trois actions, ni de distinguer *a priori* l'importance et la fonction respective de chacun de ces actes. Plutôt que de les différencier, il est plus intéressant de comprendre comment ils se combinent. En effet, loin de relever de compétences séparées, ou d'habitudes distinctes, ces trois actes semblent être ici fortement articulés.

Dans le sable

Commençons par considérer l'acte particulier d'inscrire sur le sable, au sein duquel se mêlent intimement parole, geste et écrit. Si cette pratique est souvent évoquée au détour d'une phrase dans les récits des explorateurs qui parcourent la région, elle n'est quasiment jamais décrite pour elle-même. Seul Richardson, au cours de son premier voyage en 1845-1846, dans ce qui est aujourd'hui le Sud libyen, en fait une description. Alors qu'il séjourne à Ghât, il évoque à plusieurs reprises une école de nuit, située non loin de son lieu de résidence, dont il remarque en passant les méthodes d'enseignement. La description de cette école donne lieu à un développement sur l'habitude qu'ont les habitants de Ghât d'accompagner leur parole du geste de tracer des formes sur le sable :

J'ai observé que les petits gamins de cette école saharienne utilisent le sable dans leurs premiers efforts pour écrire. Comme le sable abonde partout dans les oasis peuplées du Sahara, et que les gens sont pauvres et ne peuvent s'acheter de papier, il est constamment utilisé à la place du papier, de la plume et de l'encre pour compter. Je vois tous les marchands soudanais compter ainsi lorsqu'ils troquent ou marchandent. La plupart du temps, c'est l'index qui est employé et dans les conversations sans conséquences un long bâton ou une lance peut servir à érafler le sable. Mais si le sujet est sérieux, celui qui parle marque très distinctement les pauses dans son discours ou les illustre de fleurs, de carrés et de cercles sur le sable ou la poussière des rues³⁷.

Marquer le sable de son doigt ou d'un bâton peut donc avoir plusieurs fonctions, s'entraîner à écrire, compter ou marchander, accompagner distraitemment la parole, ou lors d'une conversation sérieuse appuyer les moments importants du discours. On inscrit aussi bien des lettres que des chiffres ou des dessins. Deux éléments se mêlent, un geste d'accompagnement de la parole, et un geste d'inscription de sens. On trace pour attirer l'attention ou s'aider à penser, ou bien l'acte a un objectif plus circonscrit : poser un calcul ou développer ses compétences scripturaires. Ainsi le geste de tracer des formes dans le sable apparaît comme une habitude remplissant différentes fonctions. Entre la parole et le geste, les relations sont étroites et multiples. La parole semble amener le geste qui la renforce ou l'explícite et permet d'introduire la vue comme système de médiation. Mais ces gestes ne produisent pas toujours des écrits, ils sont inscription mais pas systématiquement inscription de sens. C'est le rapport entre geste et parole qui semble primer, n'impliquant pas systématiquement le recours à l'écrit.

Parmi les fonctions de ces gestes, il est intéressant de s'attarder sur le lien entre la parole et l'écrit dans l'enseignement islamique. Au XIX^e siècle, le Soudan central est largement islamisé et est une région de culture lettrée islamique depuis le IX^e siècle. La place de l'oralité en Islam, et notamment dans l'enseignement islamique, est aujourd'hui largement réévaluée³⁸. Le paradigme de ce lien entre oralité et écriture est le Coran. Reçu oralement par le prophète réputé illettré, il contient des révélations qui se veulent la parole de Dieu. Il est avant tout une parole que l'on se doit de réciter. L'enseignement islamique reprend ce modèle. La récitation orale et la mémorisation sont les fondements de la pédagogie. Le maître dit une sourate que l'élève doit mémoriser. Pour ce faire, il la récite et la répète avec le support de la planche ou, dans notre cas, du sable, dans lequel il l'écrit une fois intégrée. C'est d'abord la parole qui permet de mémoriser et l'écriture intervient ensuite pour affermir le travail de répétition et éventuellement de mémorisation. On dit le texte, on le répète et, afin de confirmer qu'il est retenu, on l'inscrit. La parole est donc soutenue par un geste d'inscription qui n'intervient que dans un second temps, qui ne prime ni chronologiquement, ni hiérarchiquement.

Parole, mémoire, geste et écrit paraissent intimement liés, selon cette hiérarchie. Accompagner sa parole d'un geste d'inscription et parfois d'écrit semble donc être une pratique ordinaire. Richardson observe ici une habitude qui existe en dehors de sa sollicitation et de son regard. Le dessin de représentation de l'espace sur le sable doit être replacé dans ce contexte et analysé en rapport avec cette pratique. Mais avant d'explicitier les liens entre parole et geste dans ces dessins géographiques, il convient de faire un détour par la relation entre parole et écrit.

Parole écrite ou écrit raconté

Les liens consubstantiels entre oralité et écriture ont été particulièrement analysés en histoire de l'Afrique, et la complémentarité de ces deux modes d'expression a

38 - Brinkley M. MESSICK, *The calligraphic state: Textual domination and history in a Muslim society*, Berkeley, University of California Press, [1993] 1996, p. 21-22.

été clairement démontrée, révélant la richesse de leurs interactions possibles dans les contextes africains ; des traces de sources écrites dans les traditions orales au rôle de la récitation et de la glose dans les manuscrits éthiopiens³⁹. En effet, la distinction entre oralité et écriture ne peut avoir le même sens lorsque la lecture ne se réalise qu'à voix haute. L'utilisation de la graphie arabe non vocalisée implique que, pour être compris, un texte écrit doit être lu, ainsi l'écrit se réalise oralement.

Pour les dessins géographiques qui nous occupent, dans les contextes de production, le lien est évident entre la parole et l'inscription, puisqu'ils ont tous été tracés dans une situation discursive. Pour affiner l'analyse de ces liens, deux autres sources appartenant au même type de savoir peuvent être utiles. Ce sont d'abord les itinéraires recueillis oralement par les explorateurs. Ces matériaux ne nous sont évidemment accessibles que dans leurs versions transcrites et traduites par l'explorateur. Néanmoins, pour ceux qui sont publiés en annexe des ouvrages, ils semblent qu'ils respectent largement l'organisation de l'information telle qu'elle a été énoncée par l'informateur. Ainsi, les itinéraires reproduits ne sont pas organisés selon un schéma unique, l'agencement des informations, l'organisation et la structure n'étant pas uniformisés. Le nom, et parfois le métier des informateurs, est souvent indiqué, particulièrement dans ceux recueillis par Barth. Ce dernier, qui parlait bien haoussa et kanouri et correctement tamasheq, semble avoir effectué son recueil dans la langue de son interlocuteur⁴⁰. Ceci apparaît clairement pour les itinéraires recueillis en haoussa. Non seulement la toponymie est bien transcrite mais, de plus, de nombreux mots sont laissés dans cette langue, notamment ceux qui décrivent des réalités culturelles spécifiques. C'est le cas des désignations du système hydrographique (*gulbi*), de dignités (*madawaki*) ou de métiers (*fawa*)⁴¹. Barth ajoute souvent la traduction en anglais à la suite de ces termes en langue vernaculaire mais il les laisse comme tels. Une grande partie des itinéraires recueillis par Barth semble l'avoir été auprès de marchands itinérants haoussas, désignés dans cette langue par le terme de *fatake*. Les manuscrits contenant des listes d'itinéraires en arabe constituent le deuxième type de sources qui peut nourrir cette analyse.

39 - Karin BARBER et Paolo Fernando de MORAES FARIAS, *Discourse and its disguises: The interpretation of African oral texts*, Birmingham, University of Birmingham, 1989 ; Anaïs WION, « La langue des actes éthiopiens à l'épreuve de la modernité : un recueil de chartes royales daté de 1943 (église de Maḥdārā Maryam, Bägémder) », in J.-M. BERTRAND, P. BOILLEY et J.-P. GENET (dir.), *Langue et histoire*, Publications de la Sorbonne, sous presse.

40 - Dans l'ouvrage de linguistique publié à l'issue de son voyage qui est une collection des différents vocabulaires qu'il a recueillis, il décrit longuement dans une introduction bilingue allemand/anglais d'une cinquantaine de pages ses méthodes d'apprentissage et son niveau dans chacune des différentes langues parlées dans la région. Il insiste sur le fait qu'il n'a pas simplement cherché à recueillir des vocabulaires auprès d'un seul individu comme le faisaient les linguistes à l'époque mais qu'il a procédé par imprégnation. Il décrit sa pratique du haoussa et du kanouri comme un usage quotidien dans la vie courante. Heinrich BARTH, *Sammlung und Bearbeitung Central-Afrikanischer Vokabularien*, Gotha, J. Perthes, 1862-1866, p. IV-XXI.

41 - *Gulbi*, rivière ou terre inondable ; *madawaki*, responsable de la cavalerie ; *fawa*, boucher. Traduit à partir du dictionnaire de Roy C. ABRAHAM, *Dictionary of the Hausa Language*, Londres, University of London Press, 1968.

Ces manuscrits sont extrêmement rares, aucun n'a été recueilli par un explorateur au Soudan central, ni non plus observé par l'un d'eux dans cette région. C'est en 1820 dans le pays Ashanti, actuel Ghana, qu'ils ont été récoltés par Joseph Dupuis. Celui-ci était alors le consul britannique de la région et c'est à Kumasi auprès d'Africains musulmans avec lesquels il conversait en arabe qu'il les a obtenus⁴². Ses informateurs étaient des marchands effectuant des échanges sur de longues distances, notamment avec les régions haoussas. Ces listes d'itinéraires ont été reproduites dans leur version originale en arabe et traduites en anglais en annexe du récit de son séjour en pays Ashanti, sous le titre de *Geographical Documents*⁴³.

Nous avons donc des représentations graphiques, des manuscrits et des itinéraires oraux. Il semble *a priori* facile de classer chacun de ces documents au sein d'une culture spécifique, écrite ou orale. Mais la comparaison entre les structures de ces différents matériaux fragilise cette évidence. Ces documents contiennent en effet, paradoxalement, les mêmes types de données et les agencent de façon semblable. Ainsi les manuscrits et les itinéraires recueillis oralement ont une structure similaire. Dans tous les cas, ils sont organisés en itinéraires, égrenant une succession de lieux dans une forme rythmée suivant un parcours dans l'espace d'un lieu de départ à un lieu d'arrivée. Cette structure codifiée peut être schématisée selon deux formes :

<i>Du lieu A au lieu B, durée du trajet</i>	<i>Jour 1. départ de A arrivée à B</i>
<i>du lieu B au lieu C, durée du trajet</i>	<i>Jour 2. départ de B arrivée à C</i>
<i>du lieu C au lieu D, durée du trajet...</i>	<i>Jour 3. départ de C arrivée à D...</i>

Ces deux formes apparaissent indifféremment dans les matériaux écrits comme dans les matériaux oraux. Certains documents se réduisent à ces listes, d'autres contiennent de nombreuses informations intercalées dans ces trames. On peut donc observer deux formes d'organisation des données. La première liste un ensemble de lieux importants indiquant la distance de l'un à l'autre, c'est l'enchaînement des lieux qui est alors déterminant. On retrouve cette forme dans des itinéraires oraux et écrits, parfois avec des étapes très longues soit au contraire très courtes⁴⁴. La seconde liste les étapes de chaque journée de voyage, l'itinéraire

42 - Robin LAW, « 'Central and Eastern Wangara': An indigenous West African perception of the political and economic geography of the slave coast as recorded by Joseph Dupuis in Kumasi, 1820 », *History in Africa. A Journal of Method*, 22, 1995, p. 281-305, ici p. 281-282.

43 - Joseph DUPUIS, *Journal of a residence in Ashantee, by Joseph Dupuis, comprising notes and researches relative to the Gold Coast and the interior of Western Africa*, Londres, H. Colburn, 1824, p. CXXIV-CXXXV.

44 - *Ibid.*, p. CXXVI : « De Youry au pays de Konsbah, il y a sept jours de voyage. De Konsbah au pays de Gharanti, il y a cinq jours de plus ; de là à Yandoso il y a aussi cinq jours, et de Yandoto à Kassina il y a sept journées. Kassina est une grande ville, la capitale du Haoussa. » James RICHARDSON, *Narrative of a mission to Central Africa*, Londres, Chapman and Hall, 1853, t. 2, p. 333 : « De Zinder, en direction du Sud-Sud-Est, Kankandi, une heure, *baban tabki* (une grande mare) à un quart d'heure, Dunai

mesure alors le temps séquençant l'espace en journée de marche⁴⁵. Ces formes codifiées révèlent un principe organisateur, un classement, qui s'apparente à un système d'organisation du matériel lexical destiné à faciliter la mémorisation et qui semble fondé sur l'oralité. Cette organisation paraît avoir pour fonction de permettre l'apprentissage et la récitation de cette liste comme une litanie. Ainsi, lorsqu'un informateur a oublié le nom d'un lieu ou d'une étape, il le précise à celui qui l'interroge, car si sa mémoire a oublié le nom, elle se souvient de son agencement dans la litanie⁴⁶. C'est une liste dont la structure ne semble pas fondée sur l'écrit mais plutôt sur une volonté de favoriser la mémorisation, selon un principe mnémotechnique⁴⁷. La liste n'est pas ici destinée à être écrite et conservée afin de soulager la mémoire, mais au contraire à structurer la remémoration. Ces listes organisées de noms de lieux s'apparentent à un art de la mémoire, destiné à permettre de conserver le souvenir du plus grand nombre d'itinéraires.

Une trame orale semble donc être le matériau d'origine des itinéraires écrits ou oraux. Mais, si ces listes sont d'abord des litanies orales mémorisées, pourquoi les écrire ? On pourrait être tenté de penser que le choix de l'un ou l'autre de ces deux modes d'expression dépendrait de la précision, de la longueur ou de l'aspect plus ou moins développé des informations. Ainsi on coucherait sur papier ces listes afin de leur adjoindre des données que la mémoire n'aurait pas la capacité de retenir. L'écrit serait alors utilisé dans sa fonction d'enregistrement. Mais l'analyse de ces matériaux révèle que ce n'est pas le cas. En effet, les itinéraires manuscrits recueillis par Dupuis sont beaucoup moins précis et contiennent bien moins d'informations que les itinéraires oraux collectés par Richardson ou Barth. Si la patience et l'intérêt de ce dernier ont certainement joué un rôle dans la très grande précision des informations qu'il a recueillies, cela ne suffit pas à expliquer le fait que dans leur très grande majorité les itinéraires oraux sont plus riches et plus précis. Certains de ces itinéraires sont parfois racontés comme le récit d'un parcours, l'informateur décrivant le passage des rivières, évoquant sa fatigue et les longues journées de marche⁴⁸. D'autres combinent des données sur la situation politique des régions traversées, la difficulté des routes, la configuration des villes. Le choix de l'utilisation de l'écrit ou de l'oral n'est donc pas lié à la question de l'enregistrement. On ne couche pas sur papier ou sur le sable ce que l'on ne peut pas retenir.

une heure, grande ville, Karairai, quatre heures, grand village, Washa, sept heures, ville et résidence d'un sultan... »

45 - H. BARTH, *Travels and discoveries...*, *op. cit.*, p. 610 : « Premier jour, Makoda, un grand bourg ouvert qui consiste en de petites maisons aux murs en argile et aux toits de chaume. Pays plat et densément peuplé. Arrive à peu près à l'aser. Deuxième jour, Kazaure, résidence du gouverneur Dambo... »

46 - *Ibid.*, p. 599 : « un puits dont mon informateur ne se souvient plus du nom ».

47 - Bien que Christiane SEYDOU, « Raison poétique contre raison graphique », *L'Homme*, 110, 1989, p. 50-68, ne s'attache pas à la question des itinéraires, son analyse permet d'éclairer et de mieux comprendre la structure de cette forme particulière de liste.

48 - H. BARTH, *Travels and discoveries...*, *op. cit.*, p. 619-620.

Le contenu de ces manuscrits et de ces cartes semble donc garder le souvenir d'une trame orale, constituée par une liste mémorisée de lieux organisés en fonction de leur succession dans l'espace. Mais ces dessins géographiques témoignent aussi d'une habitude de l'écrit. Ainsi, sur ces cartes, les toponymes sont indiqués non par des noms arabisés mais par des termes vernaculaires que les rédacteurs ont transcrits spontanément en caractères arabes sans probablement les avoir jamais vus écrits auparavant. L'alphabet arabe est utilisé pour transcrire non seulement les noms de lieux mais aussi des mots haoussas, notamment des désignations géographiques. Ainsi, les mots haoussas de *fadama*, *rafi* ou *kurmi* apparaissent en *ajami* sur certaines de ces représentations⁴⁹.

Bien que l'on soit en situation de diglossie, l'arabe étant la langue de l'écrit, la dissociation entre langue de l'écrit et langue de la parole ne semble pas si tranchée. Il est intéressant de rappeler que ceux qui ont réalisé ces cartes sont souvent des entrepreneurs du commerce transsaharien. Ce sont, soit des marchands originaires du Fezzan, de langue maternelle berbère ou arabe, mais vivant dans une région de langue haoussa et donc maîtrisant cette langue, soit des marchands originaires de l'aire linguistique haoussa mais passant une partie de l'année pour des raisons commerciales au Fezzan et à Tripoli, dans des régions de langue arabe. Sur cette route transsaharienne entre Kano et le Fezzan, l'arabe et le haoussa semblent se combiner en une *koinè* mêlant des mots des deux langues. Les explorateurs sont étonnés d'entendre du haoussa dès Tripoli et insistent souvent sur le fait qu'à partir du Fezzan, il est possible de communiquer en haoussa. Ainsi pour ces marchands, l'arabe n'est pas uniquement une langue de l'écrit, c'est parfois la langue maternelle ou une langue que l'on entend sur la route. De plus, tous ont une certaine familiarité avec la langue haoussa, y compris ceux qui sont originaires du Maghreb. Les interlocuteurs des explorateurs sur ces questions d'itinéraires, que ce soient ceux qui les ont transmis oralement, ceux qui en ont dessiné ou ceux qui possédaient des manuscrits, tous appartiennent à un groupe social spécifique dont le métier implique le voyage. Ils sont entrepreneurs du commerce transsaharien, marchands itinérants ou voyageurs. Ils ont parcouru les routes qu'ils décrivent, ils parlent plusieurs langues et sont capables de s'exprimer en arabe.

Les listes d'itinéraires apparaissent donc comme un art de la mémoire fondé sur une formalisation destinée à faciliter la mémorisation. Les représentations graphiques figurant des itinéraires sont certainement, pour une part, influencées par cette habitude de mémoriser des listes de lieux ou de penser l'espace en itinéraires. C'est ainsi d'abord cette litanie retenue qui se transforme en geste et parfois en écrit. Ce mode spécifique de traitement de l'information ne semble pas déterminé en soi par la culture écrite. L'écrit n'a pas ici pour fonction d'accumuler ou de traiter les données. Mais, lors du passage à l'écrit, les interlocuteurs des explorateurs transcrivent la toponymie vernaculaire, révélant leurs compétences scripturaires.

49 - *Fadama*, vallée inondée ; *rafi*, vallée inondée ; *kurmi*, zone boisée, forêt ; *Ajami*, mot arabe signifiant à l'origine non-arabe, ou désignant une personne qui ne parle pas l'arabe. Ce mot est utilisé pour qualifier des écrits rédigés en langue vernaculaire avec des caractères arabes, voir fig. 4 et 5.

Les sources au regard des formes d'expression

Document	Situation	Opération	Écrit/oral
Manuscrit	Possession personnelle Intimité	Écrire une parole mémorisée	L'oral est dans l'écrit
Parole	Itinéraire récité Publique	Organiser un souvenir	Parole construite
Écrit dans le sable	Dessin dans le sable Trace éphémère Publique	Organiser un souvenir Recréer l'expérience	Expérience

L'acte de tracer un dessin géographique dans le sable s'inscrit dans un système de représentation où paroles, gestes et écrits se mêlent. La parole s'accompagne de gestes et l'écrit semble faire partie des techniques disponibles sans supplanter pour autant les autres pratiques de communication. L'analyse en termes d'écriture ou d'oralité ne suffit donc pas à expliciter le sens de ce geste.

Tracé éphémère de l'expérience

Revenons donc au geste, à la pratique et à la situation d'écriture qui furent notre point de départ. Pour comprendre ce geste il faut le replacer dans le système de représentations qui l'informe, le mettre en perspective avec l'imaginaire qui le nourrit. Pour cela, il paraît nécessaire de s'interroger sur les façons de décrire, de penser, d'organiser et de vivre l'espace au Soudan central au XIX^e siècle et de se demander comment les populations appréhendent l'espace, envisagent son aménagement et sa domination. Il faut donc mettre ces dessins géographiques en perspective, en éclairant leur analyse par un regard sur les pratiques de l'espace qui ont cours à cette époque. Ces conceptions et ces pratiques sont abordées, ici, comme des objets construits socialement qui s'inscrivent dans des temps et des situations spécifiques, notamment celui d'une interaction particulière, plutôt que comme des invariants ou des coutumes immémoriales. C'est en mettant en regard pratique d'inscription et pratique de l'espace que l'on pourra mieux appréhender la spécificité de ces tracés.

Parcourir en pensée⁵⁰

À l'acte d'inscrire dans le sable un dessin géographique on peut assigner plusieurs fonctions et plusieurs sens. Ces différentes fonctions semblent se combiner et

50 - Je reprends ici une formule de Dominique CASAJUS, « Las, le temps non, mais nous nous en allons », *Textuel*, 56, 2008, p. 185-210.

l'analyse de cette combinaison révèle l'importance de l'expérience qui semble avant tout guider la main de celui qui trace. Pour ce faire, l'analyse des éléments déjà évoqués sera complétée par celle de deux autres représentations graphiques, paradigme de ces itinéraires dessinés. Ces deux documents ont été recueillis par Clapperton lors de son séjour dans le sultanat de Sokoto entre décembre 1823 et juillet 1824. Aucune information n'est disponible sur eux à l'exception du nom de leur auteur indiqué par une autre main que celle de Clapperton au verso. Le premier est la figure 4 – route de Kano à Kotonkoro et de là du Nupe au Yorouba par le marchand maure Benderachman⁵¹. Le second est la figure 5 – route de Kano à Nyffé par l'esclave d'Hat Salah⁵². Ces deux documents sont des matériaux bruts rédigés en arabe, sur lesquels Clapperton ne semble pas être intervenu.

La première fonction que l'on serait tenté d'attribuer à ces représentations est de faire intervenir la vue, de rendre visible un espace observé. Le geste servirait à rendre visuellement les éléments décrits et à permettre à l'interlocuteur de se les représenter. La description géographique fait, en effet, théoriquement appel à la vue et au souvenir des paysages observés ou reconstitués mentalement. Mais ces dessins ne figurent pas un morceau de surface terrestre, ils ne cherchent pas à reproduire la configuration du paysage. Ainsi les éléments du milieu naturel, l'hydrographie ou la topographie, sont représentés de façon marginale et uniquement lorsqu'ils croisent les itinéraires. Dans le dessin de l'esclave d'Hat Salah apparaissent la ligne d'une route et, de part et d'autre, les éléments immédiatement visibles pour celui qui s'y déplace. Il ne s'agit donc pas d'une figuration de l'espace naturel dans lequel s'inscrit un parcours, mais de la représentation d'un déplacement au long duquel sont mentionnées et parfois représentées les particularités topographiques rencontrées. Ce n'est pas un morceau de surface terrestre qui est montré, mais un cheminement qui révèle au rythme de son déroulement les éléments naturels. Le paysage n'existe et n'apparaît qu'en fonction de ce qui est visible au cours du déplacement. Ces représentations ne sont pas fondées sur la volonté de rendre l'espace ou de mettre en forme visuellement l'environnement. Elles font abstraction de l'espace topographique en lui-même. Le dessin de Benderachman en est l'exemple même, puisque la nature en est quasiment absente. Ce que l'on représente donc c'est avant tout un parcours, on transpose dans le sable un mouvement, on ne figure pas la nature dans lequel celui-ci a eu lieu⁵³.

Si la volonté de montrer ou de transmettre des choses vues ne semble pas prédominante, une autre fonction peut être proposée : celle de stimuler la mémoire par le geste. Le passage au geste et à l'écrit peut en effet être considéré au regard des relations entre mémorisation et geste d'écriture exposés précédemment. Ces représentations figurent des itinéraires, égrènent des lieux et des étapes de voyage.

51 - Royal Geographical Society, Mr Nigeria S/S 39, *A collection of route maps of the Niger river, together with original letters from Clapperton and others*, p. 3-4.

52 - *Ibid.*, p. 7.

53 - Ceci ne signifie pas qu'il n'existe pas dans cette région de cartes représentant l'espace. La carte de M. Bello est un exemple d'une autre forme de représentation du monde réalisée à la même époque et dans la même région. Voir sur ce point C. LEFEBVRE et I. SURUN, « Exploration et transferts de savoir... », art. cit.

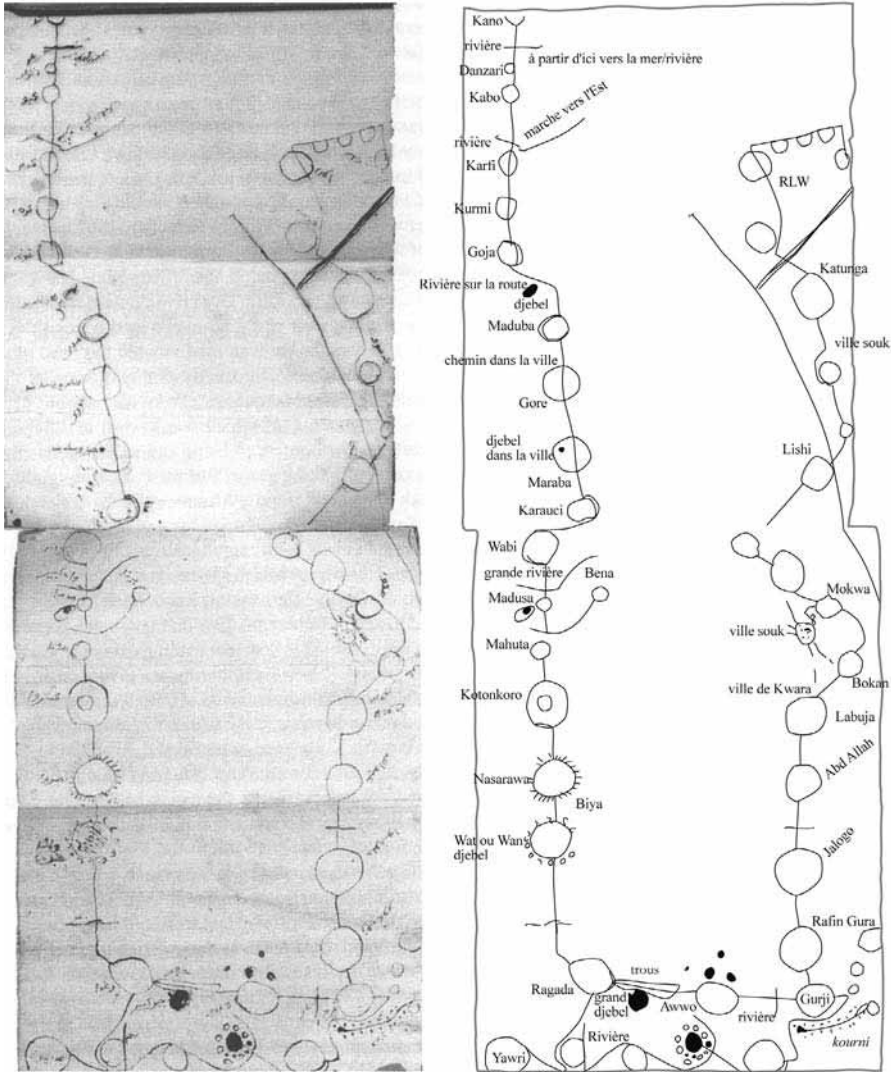


Figure 4. Route de Kano à Kotonkoro et de là du Nupe au Yorouba par le marchand maure Benderachman (Royal Geographical Society. *Mr Nigeria S/S 39*, A collection of route maps of the Niger river, together with original letters from Clapperton and others, p. 3-4, publiée par J. Bruce LOCKHART et P. E. LOVEJOY, Hugh Clapperton into the interior of Africa..., op. cit., p. 496). Transcription de l'auteur.

De nombreuses informations s'y combinent: hydrographiques, topographiques, toponymiques et même parfois ethnographiques ou politiques (voir figure 5). Lorsqu'on lui demande de décrire une région, ou la route qui mène d'un lieu à un autre, l'informateur doit mobiliser sa mémoire et reconstituer la trame des points, l'enchaînement des lieux. Il fait d'abord appel à la litanie mémorisée des lieux enchaînés. Le geste permettrait dans ce cadre non seulement d'ordonner mentalement les différentes informations, mais aussi de réactiver sa mémoire de l'espace. Le geste et l'écrit en mobilisant d'autres voies de la mémoire aideraient

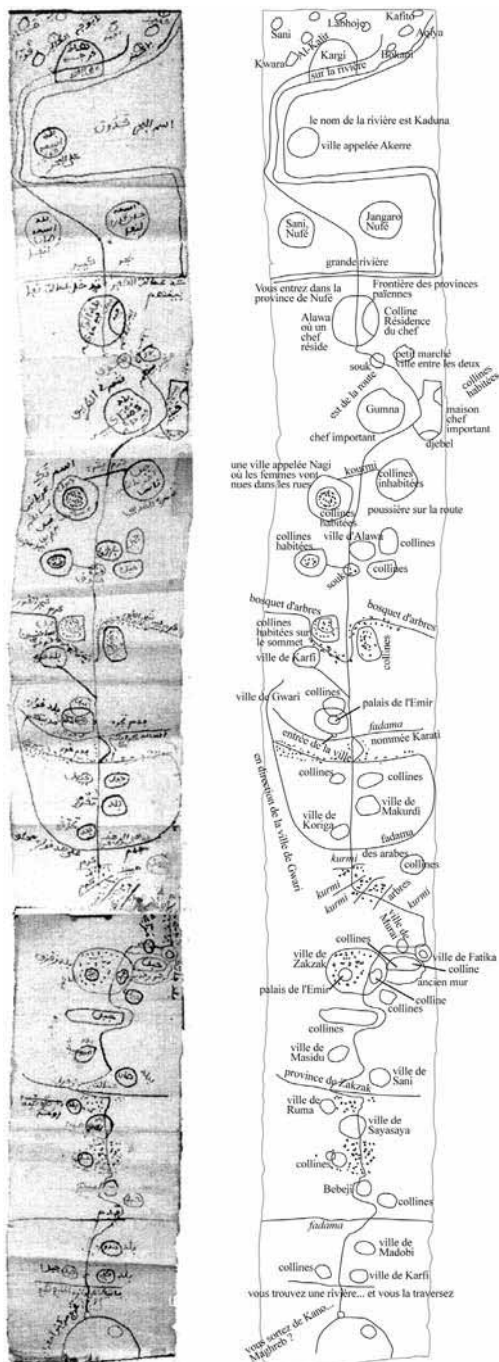


Figure 5. Route de Kano à Nyffé par l'esclave d'Hat Salah (Royal Geographical Society. *Mr Nigeria SJS 39*, A collection of route maps of the Niger river, together with original letters from Clapperton and others, p. 7, publiée par J. Bruce LOCKHART et P. E. LOVEJOY, Hugh Clapperton into the interior of Africa..., op. cit., p. 498). *Transcription de l'auteur.*

à compléter ce que la récitation mentale seule n'a pu reconstituer. Dans certains cas, les informateurs ont ainsi tracé plusieurs fois leur dessin sur le sable avant d'arriver à une configuration qui les satisfaisait. Mohamed Bello, lors de ses entretiens avec Clapperton, a dessiné à deux reprises sa carte sur le sol avant de lui en donner une version papier lors de leur dernier entretien. Henri Duveyrier décrit comment Cheikh Othman et lui ont construit les données qu'il a ensuite utilisées pour bâtir sa carte. Il avait recueilli un certain nombre d'itinéraires dont il a discuté avec Cheikh Othman, qui a ensuite construit dans le sable une représentation en relief de ces itinéraires combinés. Duveyrier a recopié et transposé ce dessin dans son propre registre de représentation et tous deux ont ensuite discuté la carte ainsi réalisée⁵⁴. Dans les deux cas, le geste dans le sable semble avoir joué un rôle dans le processus de reconstitution et d'agencement des données. Faire le geste de tracer réactiverait ainsi la mémoire. L'écrit, en inscrivant sa pensée dans un espace graphique, permettrait de replacer spatialement ses souvenirs. Plus que le résultat c'est donc l'action même d'écrire qui est en jeu.

Si ce geste peut révéler des souvenirs oubliés ou s'il ne représente qu'un chemin parcouru et non la nature dans laquelle celui-ci s'inscrit, c'est qu'il est en réalité d'abord expérience. Le geste du doigt sur le sol, en transposant le mouvement du voyageur, permet à celui qui l'exécute de refaire mentalement le déplacement. C'est un récit d'espace qui expose le mouvement du voyageur et la réalité de son parcours. Ces représentations sont des éléments d'une géographie d'action, pratique et empirique marquée par l'action spatialisante⁵⁵. Ils sont la transcription d'un espace du faire. L'importance de l'aspect empirique de ce savoir est manifeste dans les discours des explorateurs et de leurs interlocuteurs. Ces derniers communiquent avant tout des informations sur les espaces qu'ils ont eux-mêmes parcouru. La qualité des informations transmises est justifiée par le récit des expériences de voyage, les informateurs indiquant souvent le nombre de fois qu'ils ont effectué un parcours afin de signifier leur maîtrise⁵⁶. Inversement lorsqu'ils doivent communiquer des informations sur une région qu'ils n'ont parcourue qu'une seule fois, ils le précisent exprimant ainsi leur doute.

Ces représentations sont donc des mises en scènes graphiques de l'homme qui se déplace. Elles figurent le mouvement de celui qui parcourt et non l'environnement parcouru. Elles n'ont pas pour fonction d'aider à se retrouver dans une nature inconnue mais au contraire de dérouler les lignes des parcours maîtrisés

54 - H. DUVEYRIER, *Les touareg du Nord...*, *op. cit.*, p. xv : « La partie hypothétique [de la carte] est basée sur de nombreux itinéraires recueillis à diverses sources. Pour me guider au milieu de renseignements qui ne concordaient pas toujours entre eux, j'ai été assez heureux d'obtenir de Cheikh-Othmân qu'il me fit, sur le sable, le plan en relief des parties du territoire des Touâreg que je ne pouvais explorer, et quand j'étais bien d'accord avec mon informateur sur l'ensemble et les détails de sa composition, je la dessinais et j'en faisais ensuite la critique avec lui. »

55 - Michel de CERTEAU, *Arts de faire*, Paris, UGE, 1980, p. 215.

56 - Henri Barth *chez les Touaregs de l'Air...*, *op. cit.*, p. 100-101, évoque son informateur Abdallah qui « connaissait bien cette partie du continent africain qui s'étend entre le Touat, Tombouctou et Agadès, car il était venu six fois à Agadès et cinq fois à Tombouctou ».

et humanisés. Ces représentations montrent que marchands et professionnels du voyage organisent leur rapport au monde dans une géographie d'action construite autour d'itinéraires, reflet de leurs pratiques et de leurs expériences. Ces itinéraires sont des instruments de mise en forme du monde, des outils pratiques mobilisés afin de rendre l'environnement praticable. Un dernier exemple de ces pratiques d'inscription dans le sable permet d'explicitier cette fonction de mise en forme du monde. Richardson, Barth et le docteur Owerveg sont alors dans la région de Tintelloust, ils participent à la caravane annuelle de migration des Kel Ewey vers le Damergou. Peu après son départ, cette dernière s'arrête afin d'attendre une autre troupe, la caravane de sel qui revient de Bilma avant de continuer vers le Sud. Hamma, le beau-fils d'Ennour, un chef de guerre Kel Ewey, est envoyé auprès de la caravane de sel pour déterminer dans combien de jours elle arrivera⁵⁷. Après le retour d'Hamma, Richardson l'observe tracer des éléments dans le sable et en conclure que la caravane arrivera dans 35 jours⁵⁸. Hamma venait de parcourir cette route pour aller repérer la position de la caravane. Mais pour déterminer le temps particulier que celle-ci mettrait à se rendre d'un lieu à un autre, avec le rythme qui est celui d'une troupe nombreuse, en tenant compte des passages obligés par les puits et du temps du ravitaillement, il a dû poser sur le sol l'itinéraire afin de reconstituer le temps du parcours. Pour traduire son expérience en information, Hamma a donc fait appel à cet exercice mental des itinéraires qui lui permet de mesurer espace et temps combinés. Le souvenir du déplacement, la mémoire du parcours lui a servi à mesurer le temps. Richardson n'explicite pas par quelles voies Hamma est parvenu à ces conclusions. On peut seulement imaginer qu'il lui a été plus facile d'effectuer ses calculs à partir du moment où il pouvait s'appuyer sur le dessin qu'il avait tracé sur le sol, ce qui réduisait d'autant l'effort mental à exécuter.

Ce n'est donc pas l'écrit qui semble permettre de formaliser mentalement ces itinéraires, mais l'expérience des voyages qui organise cette lecture de l'espace. Celle-ci peut se transcrire en parole, en geste ou en écrit, chacune des techniques répondant à des besoins spécifiques. L'espace est pensé au travers des routes parcourues, à travers le temps qu'il faut pour se rendre d'un lieu à un autre, à travers les éléments que l'on rencontrera sur la route. Ces itinéraires représentent un ensemble de savoirs important, difficile à maîtriser.

57 - Ennour est un chef de guerre, reconnu pour sa valeur et ses qualités militaires. Il l'emporte alors en prestige et en notoriété sur le sultan et l'*anastafidet*. Voir Jean-Louis TRIAUD, « Hommes de religion et confréries islamiques dans une société en crise, l'Aïr aux XIX^e et XX^e siècles. Le cas de la Khalwatiyya », *Cahiers d'Études Africaines*, 91, 1983, p. 239-280, ici p. 242.

58 - J. RICHARDSON, *Narrative of a mission to Central Africa, op. cit.*, t. 2, p. 93 : « Hamma (le beau-fils d'En-Noor), est revenu ce matin de la caravane de sel. Il a marqué sur le sable que la caravane devrait être de retour dans trente-cinq jours ; donc j'imagine que nous avons à partir de maintenant environ trente jours à attendre ici. Il a laissé la caravane à son entrée dans la Hamadah entre ici et Bilma. »

Une mémoire éphémère, écrire sans conserver

Ceux qui dessinent ces représentations possèdent les compétences qui leur permettraient de les écrire, de les consigner et donc de ne pas avoir à les retenir. Mais ils ne les utilisent pas pour conserver les informations ainsi inscrites, ni sous forme de représentation graphique, ni sous forme d'itinéraire. L'écrit n'est pas utilisé dans ce cas pour conserver ou enregistrer. Se pose donc la question de savoir pourquoi ces dessins n'ont apparemment jamais été portés sur un support moins éphémère que le sable à part à la demande des explorateurs.

Une première hypothèse d'ordre économique pourrait postuler que si l'on ne trace pas ces parcours sur des supports plus pérennes, c'est que le papier est, dans cette région, rare et extrêmement cher. Ainsi Clapperton remarque dans son récit de voyage que le papier à écrire est parmi les « marchandises les plus recherchées par les peuples nègres de l'Afrique », il précise que « le bénéfice sur cet objet est énorme »⁵⁹. Certes, le papier est précieux et réservé à des usages moins profanes que celui de tracer des routes. Mais, si conserver le tracé ou la structure de ces itinéraires avait un intérêt pratique indéniable, s'il permettait de voyager en sécurité ou de transmettre de manière certaine un savoir voyager, les bénéfices seraient suffisamment importants pour justifier cet investissement. Ces représentations n'ont d'ailleurs pas non plus été portées sur d'autres supports plus accessibles (bois, pierres ou tissus).

De plus, Richardson attire notre attention sur une des spécificités de cette pratique de tracer des éléments dans le sable. Lorsqu'il décrit cette habitude, il remarque qu'une fois la discussion terminée ceux qui ont marqué le sol le lissent systématiquement. Selon lui, des superstitions s'attachent à cette pratique.

*Les Maures me disaient toujours quand j'écrivais de cette façon de lisser ensuite et de ne jamais oublier. Invariablement ils le faisaient eux-mêmes, et ne laissaient jamais de marques, de trous ou de points faits avec leurs doigts sur le sable après qu'ils aient fini de parler ou d'écrire*⁶⁰.

Ce qui est inscrit dans le sable au cours de ces discussions reste éphémère. Les traces sont effacées lorsque la parole s'arrête. L'écriture n'est pas utilisée pour empêcher les mots de disparaître, elle doit au contraire rester aussi contingente que la parole. Cette habitude est donc caractérisée par son aspect temporaire, ce qui doit être analysé au regard des effets des formes matérielles sur le sens des écrits.

Il faut mettre cette pratique en perspective par rapport aux spécificités de l'environnement et des usages de l'espace dans cette région. Le Soudan central est dans la première moitié du XIX^e siècle un espace mobile, qui se transforme

59 - *Voyages et découvertes dans le Nord...*, op. cit., t. 2, p. 305.

60 - J. RICHARDSON, *Travels in the Great Desert of Sahara...*, op. cit., t. 2, p. 65.

constamment en fonction de la géopolitique et du climat. Les dynamiques spatiales de l'environnement se traduisent notamment par l'évolution des routes et des réseaux de circulation. Ainsi, aucun explorateur n'a recueilli deux fois un itinéraire strictement identique entre un point A et un point B ou n'a suivi une route strictement similaire à celle d'un de ses prédécesseurs. L'évolution des voies de déplacement semble liée aux conditions climatiques (un puits qui se tarit peut rendre caduc un itinéraire), mais surtout aux conditions politiques (les zones dangereuses et non contrôlées sont délaissées, dans la mesure du possible, pour des zones plus sûres). Une situation d'insécurité peut ainsi modifier l'organisation d'une zone entière et transformer son paysage. Barth raconte combien la frontière des tributaires de Sokoto et du Bornou est une zone dangereuse en raison des razzias, il ne réussit pas à trouver de route directe pour le mener au Bornou. Il suit alors de petits chemins de village en village et ses compagnons sont très inquiets. Il arrive enfin dans la ville d'Alaune qu'il décrit comme une grande cité à moitié abandonnée⁶¹. Le conflit a non seulement modifié les circuits commerciaux, fait disparaître temporairement les anciennes routes parce qu'elles ne sont plus entretenues, mais aussi poussé les populations à quitter la région. Les récits des explorateurs contiennent souvent des évocations de ces routes abandonnées car devenues dangereuses. Mais celles-ci ne disparaissent pas. Elles se transforment, changent de circuit, leurs lieux d'étapes sont remplacés par d'autres. Le réseau routier est mouvant et ne cesse de s'adapter à une géopolitique troublée. Dans ce contexte, inscrire de manière pérenne des parcours qui peuvent devenir caducs si l'environnement ou la situation politique change ne peut avoir de sens et peut même se révéler dangereux. Les lieux, les routes évoluent, en fonction d'enjeux politiques, économiques et environnementaux, constituant un espace mobile qui ne peut être appréhendé de façon définitive.

De ce fait, les savoirs liés aux voyages sont constamment actualisés. Avant de partir ou à l'étape, les marchands ou les voyageurs questionnent ceux qui reviennent

61 - H. BARTH, *Travels and discoveries...*, *op. cit.*, t. 1, p. 574-575. Le 28 mars 1851 : « À une heure matinale nous étions de nouveau en marche, conduits pendant quelque temps par un habitant du village, qui entreprit de nous montrer la route directe, qui passe par son côté sud. Il présentait la route que nous allions prendre comme infestée par les *kindin* ou *tawarek* en ce moment et il nous conseilla, lorsque nous allions d'un lieu à un autre, de nous renseigner à propos de la sécurité des routes que nous allions prendre. Après ce conseil bienveillant, il nous a laissés livrés à nous-même, et j'ai poursuivi mon chemin avec la désagréable sensation que cela pourrait être encore mon destin de rentrer en contact avec mes amis les *Tawarek*, dont j'avais été si content de me débarrasser. Attristés par ces réflexions, mes deux jeunes compagnons semblaient aussi un peu anxieux et se traînaient silencieusement à côté des chameaux, nous avons atteint Alaune, qui fut une ville considérable, mais qui est aujourd'hui désertée et entourée d'un mur d'argile dans un état de grande décrépitude. Abordant des gens qui venaient juste de tirer l'eau d'un puits à l'intérieur des murs et les interrogeant sur l'état de la route, on nous dit que jusqu'à Kashimma elle était sûre, mais au-delà ils la décrivaient comme vraiment dangereuse. En conséquence nous avons continué notre marche avec plus de confiance, particulièrement quand nous avons croisé des marchands venant de Kashimma. »

des routes qu'ils s'apprêtent à emprunter. Au sein des caravanes, chaque soir, le *madugu*, chef de la caravane, réunit les voyageurs les plus âgés et les plus expérimentés. Ensemble ils font le bilan de la journée écoulée et préparent le parcours du lendemain, évoquant leurs expériences et leurs connaissances⁶². C'est certainement au cours de ces discussions où chacun fait part de son expérience, plus ou moins récente, que l'on marque le sable figurant les parcours, les lieux d'étapes, les points d'eau, les obstacles tels qu'ils étaient au moment où on les a observés. Denham assiste un jour à ce type de conversation sans en comprendre le sens :

*Après minuit, on continua la traversée du désert. Les avis étaient partagés sur la route qu'il fallait tenir ; nous l'aurions certainement mieux trouvée que tous ces Africains, en nous dirigeant d'après les relèvements que nous avions pris ; mais nous n'étions pas encore aussi hardis dans le désert qu'au milieu du pays habité*⁶³.

Mais contrairement à ce que pense Denham, la route n'est pas uniquement affaire de direction. Bien d'autres enjeux peuvent déterminer la voie à suivre : la saison durant laquelle se déroule le voyage, la quantité des précipitations qui détermine l'état des puits, la situation politique, les marchandises transportées, l'identité des voyageurs. Face à cet espace mobile, les savoirs ayant pour fonction de le rendre intelligible ne peuvent être figés.

Si les représentations graphiques des itinéraires mettent en scène l'expérience d'un parcours, elles n'en conservent qu'une partie. Elles rendent compte d'une expérience en la simplifiant et ne peuvent donc s'y substituer. Ces représentations ne peuvent remplir la fonction que tiennent aujourd'hui nos cartes d'aider et de guider les déplacements. Elles ne peuvent suffire à identifier l'état du réseau hydrographique ou l'état des pâturages, ni expliciter les évolutions récentes de la situation géopolitique, elles ne peuvent remplacer l'expérience qui seule garantit la sécurité du voyage. Ces représentations graphiques témoignent d'une manière d'envisager l'espace fondé sur d'autres principes. Là où nos cartes cherchent à reproduire l'apparence de la nature à partir d'un point de vue zénithal, ces représentations mettent en scène un parcours, un voyage dont les conditions sont toujours contingentes. Elles ne servent ni à se déplacer, ni à figurer le paysage, elles ne servent pas à anticiper la disposition de l'environnement, elles rendent compte de l'expérience de celui qui les dessine. C'est certainement aussi pour cela que les géographes européens du XIX^e siècle n'ont pu comprendre ces savoirs locaux, lorsque ceux-ci leur sont parvenus.

62 - La biographie d'un de ces conducteurs de caravanes, recueillie à la fin des années 1880 par l'explorateur allemand Eduard Flegel, décrit ces discussions : Eduard Robert FLEGEL, *The biography of Madugu Mohamman mai Gashin Baki*, Los Angeles, Crossroads Press, 1985, p. 10-11.

63 - *Voyages et découvertes dans le Nord...*, *op. cit.*, t. 2, p. 246-247.

Les itinéraires analysés ici ne semblent pas être des manifestations d'une influence unique de la culture écrite. La maîtrise de compétences scripturaires ne supprime pas le geste et l'oralité dans la constitution de ces objets, qui témoignent de la pluralité des rapports entre parole, geste et écrit. Ce n'est pas l'écriture ou le développement de techniques graphiques qui, en créant un nouveau rapport à l'espace, seraient à l'origine de ces représentations⁶⁴. Au contraire ces cartes sont avant tout le reflet d'une représentation du territoire liée aux possibilités de circulation et aux habitudes de déplacement. Elles témoignent de pratiques de l'espace et d'une lecture du monde liés à ces pratiques. Par le geste se révèle la mémoire du parcours et la maîtrise empirique du territoire. Ces dessins géographiques sont des traces d'un voyage imaginaire et d'une analyse pragmatique de l'espace. Le rôle finalement mineur de l'écrit dans la formalisation de ces itinéraires peut s'expliquer par leur nature même. En effet, la liste de lieux se donne dans l'expérience même comme ordonnée. Elle est structurée par le vécu du parcours, par la succession des lieux au cours du voyage. L'écrit n'est pas ici nécessaire pour ordonner la diversité des éléments en liste, ni pour créer la successivité puisque celle-ci est déjà effectuée dans la réalité du voyage. Les différents éléments sont formalisés de fait par l'expérience.

Néanmoins ces documents témoignent d'une maîtrise de la compétence scripturaire au-delà du cercle étroit des spécialistes de l'écrit, ce qui nous invite à questionner la notion de culture écrite restreinte⁶⁵. Ceux qui rédigent ces documents ont intériorisé l'écriture et sont capables de produire à la demande des documents écrits sur papier, bien qu'ils n'appartiennent pas au groupe social caractérisé par sa maîtrise de l'écrit. Le savoir de ces marchands itinérants parcourant régulièrement le désert mêle différentes cultures ainsi que différentes langues et ne peut être réduit à une culture non lettrée. De plus, ces pratiques d'écriture éphémère dans le sable ou sur le sol révèlent un pan de la culture écrite jusqu'ici largement négligé pour l'Afrique du XIX^e siècle : celle d'une pratique ordinaire de l'écrit. Dans un contexte de sacralisation de l'écriture, les écrits ordinaires au contenu banal n'ont pas leur place sur le papier, ce qui ne signifie pas pour autant que l'écrit n'est pas utilisé. L'existence de ces pratiques nous invite à ne pas penser le rapport à l'écrit dans la région au XIX^e siècle sous le simple angle du papier ou des manuscrits.

Enfin, il paraît difficile de postuler un développement limité de cette pratique de dessins géographiques dans le sable à partir du constat de la rareté des traces qui nous en sont parvenues. L'analyse construite à partir du simple corpus des cartes conservées est faussée dans la mesure où ces dessins n'étaient réalisés, en dehors de la sollicitation européenne, que sur un support éphémère. On a

64 - Pour Jack Goody, c'est l'introduction de la culture lettrée islamique qui, en développant les compétences graphiques, a encouragé la naissance d'un nouveau rapport à l'espace : Jack GOODY, *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, PUF, [1987] 1994, p. 142-143 ; *Id.*, « The impact of Islamic writing on the oral cultures of West Africa », *Cahiers d'Études Africaines*, 43, 1971, p. 455-466, ici p. 460-461.

65 - Jack GOODY, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éd. de Minuit, [1977] 1978, p. 78-79.

parfois argumenté que ces cartes reflétaient peut-être plus une tradition européenne qu'une habitude africaine⁶⁶. Mais déduire du contexte d'interaction avec les Européens que cette pratique en est le résultat ne paraît pas concluant. L'analyse des situations d'inscription montre que ces dessins géographiques de pratiques et d'usages sociaux locaux doivent finalement peu de choses aux Européens. En réalité, c'est la conservation de ces cartes éphémères qui se réalise au contact de ces derniers et non leur production. Ici, c'est le souci de conservation qui est certainement plus européen qu'africain.

Camille Lefebvre
CEMAF-Paris I Panthéon-Sorbonne



66 - Thomas J. BASSETT, « Maps and mapmaking in Africa », in H. SELIN (dir.), *Encyclopaedia of the history of science, technology and medicine in non-western cultures*, Berlin/New York, Springer, 2008, p. 554-558.